L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux No 73, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS,

DIMANCHE, 2 OCTOBRE 1881.

Littérature Franco-Louisianaise.

LE NOUVEAU ROMAN

—DE—

M. le Dr Alfred Mercier.

L'Habitation Saint-Ybars,

—OU—

MAITRES ET ESCLAVES

EN LOUISIANE.

Nous avons publié dernièrement une lettre de notre ami et collaborateur, monsieur Alfred Mercier, annonçant pour novembre la publication de son nouvel ouvrage.

L'auteur nous a fait l'honneur de nous lire son manuscrit, et il est bon, croyons-nous, d'en donner ici une analyse superficielle qui, sans raconter l'œuvre dans tous ses détails, en indiquera les principaux linéaments, et donnera à nos lecteurs la tentation de faire plus ample connaissance avec tous ces personnages si vrais et si vivants.

Nous avouons franchement tout le plaisir que nous cause la publication de l'œuvre nouvelle de notre vieil ami, toujours jeune et d'imagination féconde, malgré l'âge et les mille préoccupations de sa fatigante profession. Cette fois, plus que jamais, l'ouvrage doit faire honneur à notre société Louisianaise; car l'auteur a pris un sujet d'étude ici même, chez nous, dans le vieux monde créole aujourd'hui disparu, mais que tous nous avons connu, au moins par les souvenirs encore bien vivaces de nos propres familles.

Et d'abord, que le titre un peu redondant du livre ne fasse point croire au lecteur qu'on va évoquer devant ses yeux un de ces fantastiques panoramas où l'*humanitarisme* indigné joue le plus grand rôle avec l'exagération et le mensonge. Monsieur Alfred Mercier a cru bien justement, selon nous, qu'il n'était plus temps de ressasser les vieilles phrases à effet contre l'esclavage; de lancer contre cette institution morte à jamais des anathèmes de seconde main; ni de mettre encore en œuvre la fatasmagorie usée de la tyrannie hyperbolique des planteurs d'antan.

L'auteur a voulu, avant tout, faire un tableau aussi exact que possible de cette société étrange qui existait avant 1860 dans le Sud. Les conclusions, bonnes ou mauvaises, le lecteur les tirera lui-même; car Monsieur Mercier a pleinement adopté la façon moderne d'écrire le roman, en présentant une série de tableaux très-vivants, très-bien dessinés, où l'intrigue se suit pourtant sans interruption, sans fatigue, et dégagée surtout de ces interminables réflexions philosophiques des auteurs de l'ancienne mode.

Dès le premier chapitre nous entrons en plein dans le sujet, et l'on sent de suite que le récit sera d'une vérité et d'une vie intenses. Monsieur Antony Pélasge, jeune français chassé de sa patrie après la formidable émeute de juin 1848, débarque à la Nouvelle Orléans; il se rend aux bureaux de l'*Abeille*, et rencontre sur sa route le "marché aux noirs" que beaucoup d'entre nous se rappellent avoir vu, rue de l'Esplanade, il n'y a pas si longtemps. La scène pathétique de la vente d'une quarteronne, que vient suivre sa vieille grand'mère, ouvre brillamment le livre. Nous faisons de suite connaissance avec monsieur St.-Ybars, le planteur créole dans tout ce qu'il a de noble et de passionné, et l'un des principaux personnages du drame. Peu après, le jeune français est engagé par lui comme précepteur de son fils, un enfant d'environ treize ans qui joue un grand rôle dans le roman, et nous arrivons bientôt sur la plantation St-Ybars, où l'intrigue va se dérouler rapidement.

Ici, l'auteur, pour remplir le programme qu'il s'était imposé, devait laisser l'imagination complètement de côté pour les descriptions et les détails typiques de son œuvre. Il a donc agi en toute franchise, et il nous assure qu'il n'a pas avancé un fait, qui ne fût appuyé par des documents certains, notes personnelles ou renseignements recueillis parmi ses amis.

Il nous fait vivre huit ans sur une de ces magnifiques habitations louisianaises, entremêlant l'intrigue d'une foule de détails originaux, évoquant tout ce monde de maîtres et d'esclaves, à qui il redonne la vie; montrant ce qu'il y avait de bon et de mauvais dans cette vieille société mal équilibrée; comment dans ces grandes agglomérations d'individus, qu'on nommait les habitations créoles, il se formait entre leurs divers membres une familiarité particulière, qui réalisait à la lettre, dans le plus large sens du mot, la *famille*, telle que l'entendait l'antiquité.

Vingt personnages paraissent tour à tour devant nos yeux, et tous bien posés, très-vivants: le père de monsieur St-Ybars, vieillard doux et sage, qui plane comme une figure patriarcale sur toute l'œuvre; madame St-Ybars, laissée peut-être un peu au dernier plan par l'auteur et qui aurait pu servir de type pour l'indolence et la morbidesse si catactéristiques de la race; la petite Amélie, si gentiment surnommée *Chant d'Oisel*, et Démon, les deux enfants du planteur; la gouvernante de la jeune fille, une Russe dont la beauté inspirera à l'ardent créole une de ces passions fatales menant presque à la folie, au crime, mais qui saura repousser noblement son séducteur; puis, des figures d'esclaves, copiées sur nature, et qui seront vite reconnues de ceux qui s'en souviennent; et tant d'autres détails pittoresques qu'on ne peut énumérer.

Cependant, l'action marche. Nous verrons naître l'amour de Pélasge pour Chant-d'Oisel; sentiment qu'il cache au profond de lui-même, ne voulant pas risquer une humiliation.

Puis la guerre de Sécession éclate, et avec elle se dresse la ruine; la débâcle arrive, avec l'anéantissement de toutes ces richesses, de tout ce bonheur. Un à un, les St Ybars s'en vont dans la tombe.... Ici, le tableau est saisissant, et plus d'un lira sa propre histoire hélas! dans ces pages désolées.

Chant-d'Oisel qui depuis longtemps répond secrètement à l'amour de Pélasge se trouve réduite à la pauvreté, et le jeune homme devient le soutien de ce qui reste de cette grande famille, près de laquelle il a passé de si belles années.... Mais la mort de sa fiancée vient jeter un nouveau deuil dans son cœur.

—Démon,—qui avait été envoyé en France pour faire son éducation, revient au pays natal, et tombe amoureux d'une enfant trouvée, recueillie et élevée par sa mère; malgré son teint de lys, qui l'a fait surnommer "Blanchette," on soupçonne que c'est la fille d'une quarteronne. Démon, élevé dans les idées libérales de l'Europe, s'en inquiète peu. Mais un duel, que lui impose l'insolence d'un ennemi, fait réfléchir la malheureuse jeune fille; elle refuse de l'épouser, car elle a appris enfin sa véritable origine: elle sait qu'elle est femme de couleur!

Le roman se termine par la mort volontaire des deux jeunes gens désespérés; et, bien que cette fin soit un peu poussée au noir, nous connaissons assez la vie et la société pour ne point trouver là d'exagération. D'ailleurs le tableau est ici d'une fidélité admirable. L'effondrement de cette magnifique famille est une image frappante de ce qui s'est passé devant nos yeux, il y a quinze ans à peine, et tout cela est poignant.

Mais l'auteur est un esprit trop actif, trop pénétré de la nécessité du progrès, trop amoureux de l'espérance et de la liberté pour laisser le lecteur sous l'impression d'un aussi funèbre dénouement. Au milieu de ce malheur et de ce désespoir, il nous montre Pélasge, demeuré seul, désolé, entouré des ruines de son passé chéri, mais luttant encore en homme fort qui ne veut pas céder à la fatalité. Du fond de l'Europe, la voix de Nogolka, l'institutrice russe qui avait dû quitter l'habitation St Ybars pour fuir l'amour coupable du planteur, cette voix de femme courageuse résonne jusqu'au malheureux et lui crie d'espérer toujours.

Nogolka a épousé là-bas un noble, d'esprit libéral et grand, qui s'occupe de politique et travaille à délivrer la Russie des entraves et des tyrannies qui l'oppriment et la retardent dans la voie de civilisation où se précipite le monde entier.

Nogolka s'est souvenue du jeune Français; elle a su les malheurs qui l'ont accablé, et elle veut le sauver du désespoir. Dans un chapitre qu'il intitule "La Vie Nouvelle" M. Mercier nous fait voir cette noble femme, consolant le pauvre Pélasge, relevant son courage et retrempant sa foi, venant enfin le chercher elle-même pour le conduire là bas, vers l'espérance, la foi, la vie active. Et les paroles qu'elle lui adresse en l'emmenant sont vraiment dignes d'être citées ici:

"Nous voici séparés du passé; le passé est un mort! qu'il repose en paix! il a eu ses joies et ses peines. L'avenir nous appelle; il a pour nous d'autres joies et d'autres peines; il est la vie; allons à lui!"

En effet, l'homme ne doit jamais désespérer de lui-même, ni de l'avenir. Avec notre pensée, avec notre cœur, nous nous faisons à nous-mêmes notre sort, et quelque profondes que soient nos chûtes, causées par le hasard, nous pouvons, nous *devrions* toujours nous relever et recommencer comme Pélasge, notre *vie nouvelle!*

Nous espérons avoir donné aux lecteurs une idée assez exacte de ce vigoureux et beau roman.

Une analyse aussi rapide ne peut qu'apprécier superficiellement le mérite de l'œuvre. Nos lecteurs verront eux-mêmes bientôt que nous disons seulement l'exacte vérité en vantant ce nouveau roman de M. Mercier; non-seulement l'intérêt de l'intrigue, mais surtout l'exactitude des types et de tous les détails, font de ce récit un document précieux pour l'époque qu'il raconte.

Nous espérons bien que le public louisianais fera bon accueil à cette œuvre d'un de nos compatriotes les plus distingués, et, par dessus tout, nous voudrions voir l'exemple de notre chaleureux et savant ami suivi par quelques-uns de nos jeunes gens, chez qui se développerait, par l'étude, tant d'aptitude et d'originalité.

G. D.

CHRONIQUE.

Je recevais, il y a quelques jours, une lettre conçue dans les termes suivants:

"Nogent-sur-Marne,

"Monsieur,

"Vous êtes invité à venir passer la journée de dimanche au Chalet rose.

"Amitié et amitiés."

Le tout suivi d'un petit nom sympathique et très connu.

Jusque-là, rien de mieux.

Mais un post-scriptum me fit dresser les cheveux sur la tête.

Un post-scriptum insensé, inouï, extravagant.

"On jouera la tragédie."

Je n'en pouvais croire mes yeux et je flairai immédiatement quelque charge.

Je ne me trompais qu'à moitié.

* * *

Au fronton d'une élégante salle de spectacle improvisée sur la pelouse, une banderolle étalait ces mots: "Représentation du *Récit de Théramène*, par M. Paul Legrand."

Paul Legrand, le célèbre mime! l'héritier de Déburau!

Paul Legrand dans l'emploi de Manbaut, aux prises avec Jean Renan, de l'Académie française! Paul Legrand transformant *Phèdre* en pantomime, mettant de la farine au chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre!

Cela promettait d'être curieux; cela le fut en effet.

J'ai essayé de fixer, pour les races futures, quelques-uns des traits de cette parodie; mais ce que je n'ai pu rendre, c'est l'incroyable vivacité de l'œil et de la bouche de Paul Legrand, c'est l'imprévu de son geste, c'est tout ce qui fait de lui un artiste unique dans son genre.

* * *

Pierrot-Théramène arrive rapidement en scène. A la troisième enjambée, il s'arrête et lève ses grandes manches blanches vers le ciel. On devine qu'il est sous le poids d'une immense douleur; mais, comme aucune douleur au monde n'est capable de lui faire perdre la notion du respect classique, il fait encore un pas en avant et s'incline profondément. Il est censé saluer Thésée.

Alors commence la fameuse narration. Pierrot ouvre trois fois la bouche, et trois fois il la referme. Il pousse un soupir, puis deux. Ensuite, il fait voir par gestes Hippolyte montant en voiture et se préparant à une petite partie de campagne,—ou plutôt ce n'est plus Théramène, c'est Hippolyte lui-même. Il fait claquer son fouet. Hue dia!

Mais les chevaux n'avancent guère. Pierrot s'en étonne; il imite l'homme qui descend de son char et va vers eux pour les flatter de la main. Il leur trouve la tête plus basse que de coutume et, se frappant le front, il indique que ces pauvres bêtes veulent sans doute "se conformer à sa triste pensée." Pierrot cherche à leur remonter le moral, puis il reprend ses rênes, qu'il laisse flotter, suivant le texte racinien.

Tout à coup, un régisseur placé dans la coulisse fait entendre un mugissement effroyable. Pierrot manque de se flanquer par terre. Il dresse l'oreille; il regarde autour de lui d'un air épouvanté. Second mugissement du régisseur, plus terrible que le premier, formidable, lamentable, redoutable, toujours selon le texte fécond en adjectifs. Pierrot perd la tête. Et c'est ici qu'éclate dans son entier le magnifique talent du mime. Il voit le "dos de la plaine liquide" se soulever, s'avancer vers lui, vomir de gros bouillons, former une montagne...... Il ne sait ce que cela veut dire; il retire ses pieds, il arpente la scène, il se sent mouillé comme par une marée non prévue par les almanachs.

Tout son visage bouleversé semble signifier: "On ne fait pas de farces comme ça! Qu'est-ce que c'est que ça? Ça va cesser!" Il appelle ses gardes qui, malgré leur affliction de tout à l'heure, se sont donné de l'air. Pierrot ne dissimule pas son mépris pour eux. Il cherche à rebrousser chemin. C'est alors que le régisseur pousse son troisième beuglement, suprême, celui là!

* * *

Pierrot s'immobilise.

Il a vu le monstre, il le voit......

Il le voit sortir du sein des flots.

Un tremblement général s'empare de son être. Cependant, il lui reste assez d'empire sur lui-même pour céder au singulier désir de portraiturer cette vilaine bête. Il va prendre dans un coin un appareil photographique et l'installe devant elle. C'est un taureau; il simule ses cornes; c'est un dragon, il simule sa queue. *L'air en est infecté*; il se bouche le nez. On dirait que le monstre se laisse complaisamment faire. Pierrot paraît concevoir quelque espoir. "Petit! petit!" semble-t-il murmurer. Mais on comprend que le monstre n'est pas venu là pour s'amuser.

Pour le coup, Pierrot songe sérieusement à se défendre. Il se fouille, il cherche sur lui une arme quelconque. Un spectateur se lève et lui présente un javelot. Pierrot le remercie avec effusion, tout en lui demandant par signes la manière de s'en servir. Un javelot! qu'est-ce que c'est que ça?

Un nouveau magissement parti de la coulisse le rend au sentiment de son péril. Il court tout autour du théâtre en donnant les signes les moins équivoques de l'effroi. On le sent talonné par l'énorme crustacé à cornes. Enfin, dans un énergique effort, il se retourne et lui lance son dard d'une main sûre. Mais, comme il a mal calculé son élan, il s'étale tout de son long par terre.

Horrible! horrible!

Ce qui se passe alors rentre dans le domaine de l'indescriptible. Ce ne sont plus que des sauts de carpe et des bonds convulsifs. On devine qu'un duel corps à corps s'est engagé entre Pierrot et le monstre, et qu'aucun d'eux n'est disposé maintenant à accepter des excuses. Il semble qu'on les voie l'un et l'autre se roulant, entrelacés, dans la poussière. Pierrot le bourre de coups de pied et de coups de poing; mais sa vigueur se ralentit, ses forces diminuent, sa respiration devient rare; il gigotte, ses bras ne battent que le vide; on entend ce petit cri; *couic!*

Et il ne bouge plus.

* * *

Le drame n'est pas fini. Pierrot redevient Théramène et, soulevé sur un genou, il se met en devoir d'achever son récit. Il pleure comme un veau. Il se penche vers la terre pour écouter les dernières paroles d'Hippolyte et recueillir la croix de sa mère. Toute cette partie de la mimique de Paul Legrand est du plus haut pathétique. Il étend les mains pour affirmer qu'il prendra soin de la triste Aricie. Oh! oui!

Son désespoir redouble en s'apercevant que le héros est expiré; il se jette sur lui et le couvre de pleurs. Un arrosoir ne ferait pas mieux. C'est à ce moment que l'attendrissement du public atteint aux dernières limites et que les bravos éclatent de tous côtés de la pelouse.

Mais Pierrot-Théramène est arrivé au bout de sa douloureuse tâche; il le constate en tirant sa montre et en saluant une dernière fois le roi Thésée.

Puis il se retire en prenant une prise de tabac.

* * *

Je suis forcé d'avouer que cette profanation a obtenu le plus grand succès au Chalet rose.

Ainsi s'est trouvée justifiée cette phrase de Jules Janin: "La pantomime est la suprême expression de l'art dramatique. C'est le dernier progrès d'une société de sauteurs qui, pour obéir au caprice populaire, consentent à devenir comédiens, à condition cependant qu'ils resteront sauteurs."

CHARLES MONSELET.

Voici aujourd hui, devant la police correctionnelle, un artiste qui a trouvé un moyen absolument nouveau d'amuser l'aimable société.

Vit-il confortablement de sa profession? Si on demandait la réponse à sa bonne mine, on serait assez embarrassé, car il est difficile de dire si les vives couleurs de son teint sont celles de la santé, ou la marque de mains vigoureusement appliquées sur son visage.

Ne cherchez pas, ce sont bien des traces de gifles, et même c'est là son état.

Quel est le nom de cette profession?... Il faut croire qu'elle n'en a pas puisque le prévenu n'a pu la qualifier.

M. le président—Quel est votre état?

Le prévenu—Mon état? heu!.... je ne sais pas.

M. le président—Comment vous ne savez pas?

Le prévenu—Tenez, vous allez comprendre.

A ces mots, il s'administre une gifle retentissante, à la stupéfaction de l'auditoire et du tribunal.

M. le président [aux juges]—C'est un fou.

Le prévenu—Du tout, monsieur, je ne suis pas fou; je vais le soir dans les cafés, je joue des scènes qui font beaucoup rire; ainsi, par exemple, une intitulée *Au bal de la Duchesse*; voilà en quoi elle consiste: —Faites donc attention, baron, vous polkez comme un cheval, vous me marchez sur les *arpions*—qu'est-ce que, ce ton, marquis? vous êtes un mufle! là-dessus, v'lan! [le prévenu s'allonge une paire de gifles]—Monsieur! voilà ma carte—C'est bien, monsieur, voici la mienne.—[Autre giffle].

La démonstration de cet état singulier ne pouvant pas se prolonger sans atteinte à la majesté de la justice, M. le président y met fin: drôle d'état, dit-il, enfin nous comprenons. Ainsi vous passez votre vie à vous massacrer la figure, et cela fait beaucoup rire les gens à qui vous donnez ce spectacle?

Le prévenu—Oh! on se tord; parce que c'est tres varié; ainsi j'ai encore une scène qui s'appelle: Les bonnes leçons d'un père....

M. le président—Ne la jouez pas, nous la devinons. Vous êtes prévenu d'outrages aux agents et d'avoir frappé un de ces agents.

Le prévenu—C'est venu, parce que je faisais une scène intitulée....

M. le président—C'est inutile; reconnaissez-vous avoir outragé et frappé l'agent?

Le prévenu—J'ai pu lui dire plus haut que son nom, ça se peut; mais le soufflet, c'est par erreur.

M. le président—Nous allons l'entendre.

L'agent—Voyant un fort rassemblement devant un café et entendant des rires extraordinaires, je m'approche et j'entends un homme qui disait: "La mortification d'un chanteur!" Ces mots sont suivis du bruit d'un soufflet à casser la figure; là-dessus des rires. "La réunion de Charonne!" dit la même voix; aussitôt voilà le bruit d'une grêle de gifles, et des rires fous. Croyant que c'étaient des gens qui se battaient, je perce la foule, et je vois que c'était tout simplement cet homme qui causait le rassemblement. Supposant que, seul un homme ivre peut se gifler comme cela, je l'invite à s'éloigner, pour ne pas encombrer la circulation. Aussitôt, toute la foule crie: "Non!.... laissez-le, il ne fait de mal à personne."

Le prévenu—Qu'à moi.

L'agent—Si bien que se voyant soutenu, il a refusé de s'éloigner. Je l'ai pris par le bras; alors, il a retiré vivement son bras, m'a invectivé et a outragé également un de mes collègues qui était venu m'assister, et au moment où je m'élançais vers lui, il m'a envoyé un soufflet.

Le prévenu—C'était à moi que je l'envoyais: vous êtes arrivé à ce moment-là, et vous l'avez attrapé par erreur, il n'était pas pour vous: tenez, je le reprends. (Il s'allonge un soufflet.)

Malheureusement cette satisfaction n'est pas de celles qui peuvent faire acquitter un délinquant, et si la gifle était pour notre homme, le mois de prison a également été pour lui.

Quant à l'auditoire, il regrettera certainement de n'avoir pas vu la scène de la Réunion de Charonne.

L'alimentation.—Lorsqu'ils ont rappelé l'aphorisme de Brillat-Savarin (*un dessert sans fromage est une belle à qui il manque un œil*), et l'axiome de Grimod de la Reynière (*le fromage est le biscuit des ivrognes*), nos confrères s'imaginent généralement avoir suffisamment édifié les lecteurs sur une préparation dont le principal mérite, à leurs yeux, est de produire une stimulation puissante. Or, ce qu'il importe de dire et répéter, c'est que le fromage est un des aliments les plus nourrissants, les plus riches en principes favorables à la réparation humaine. "Il me souvient raconte un de nos éminents hygiénistes, que lorsque je commençais à étudier la médecine, je me trouvais un jour à la campagne, dans une compagnie où un mari gourmandait sa jeune femme de laisser manger à pleines mains, à leur enfant, un morceau de gruyère qu'on ne pouvait lui arracher sans exciter ses cris. Le père se désolait dans la pensée que cet aliment était très échauffant et allait rendre l'enfant malade. Je dois avouer à ma honte que je partageais cette opinion. Aussi ne fus-je pas peu surpris d'entendre un vieux médecin, assis près de moi, donner raison à l'instinct du petit vorace, et recommander de ne pas le troubler dans son appétit en disant que cela valait pour lui une cuisse de poulet et se digérerait plus facilement.—Je suis aujourd'hui de l'avis du vieux praticien."

—Pendant une représentation donnée à Grenoble par Miss Alza dans la ménagerie du Jardin de Ville, un incident émouvant est venu interrompre le spectacle, dit l'*Impartial des Alpes*.

La dompteuse avait commencé à faire travailler son grand lion et sa lionne, et, après avoir réintégré dans leur cage ces deux premiers sujets, elle voulut passer aux exercices des loups, des hyènes et de l'ours, auxquels elle est parvenue à faire faire son ménage, tantôt avec un mouton, tantôt avec une chèvre.

Mais, pour introduire ces animaux divers dans la cage, elle dut rendre libre celle de droite, dans laquelle se trouvaient deux jeunes lions arrivés le matin.

Ce premier déplacement s'effectua tant bien que mal; grâce à des morceaux de viande que leur présentait la dompteuse, les deux fauves consentirent à entrer dans la cage de gauche.

Quand les exercices des loups, des hyènes, de l'ours et de la chèvre furent achevés, miss Alzea voulut réintégrer les deux lions dans la cage qu'ils occupaient précédemment. C'est alors que l'un d'eux bondit sur elle avec fureur, et, lui enfonçant dans la poitrine ses griffes et ses dents, la fit tomber à terre.

Miss Alzea se releva aussitôt, saisit l'animal à la gorge et tenta de se dégager. Au même instant, deux employés pénétrèrent dans la cage et, au moyen de coups de bâton vigoureusement appliqués sur la tête de l'animal, l'obligèrent à lâcher prise.

Miss Aizea, transportée hors de la cage, reçut les soins d'un médecin qui constata l'existence de huit coups de griffe et d'un coup de dent. Bien que ces blessures soient assez graves, elles n'inspirent cependant pas une inquiétude sérieuse.

—Le 24 courant comparaissait devant le tribunal un tailleur de Budapest, le sieur*** Il était accusé, en se promenant sur le boulevard Vacz, d'avoir regardé trop tendrement une redingote qui semblait l'attirer par un charme irrésistible, de l'avoir détachée du clou où elle était suspendue et de s'être éloigné sans façon.

Le président. Qu'avez-vous à répondre à l'accusation?

L'accusé. Qu'elle est fausse M. le Président! Je n'avais nullement l'intention de voler la redingote. Comment, moi, tailleur, aurais-je été assez stupide pour voler un tel objet? (Avec mélancolie:) Dans ces mois de chômage où j'ai tant de peine à me défaire de ma marchandise je ne vois pas pourquoi j'aurais été m'embarrasser de celle d'autrui?

Le président—Les témoins vous ont vu agiter la redingote suspendue près de la porte du magasin jusqu'à ce qu'elle fut tombée. Après quoi vous l'avez enlevée lestement et vous êtes éloigné sans dire adieu à personne.

L'accusé [riant]—Les témoins ont tout de même joliment fabriqué cette petite histoire. Je dois éclairer le tribunal et montrer les choses sous leur véritable jour.

Je flanais sur le boulvard Vacz (comme je le disais les affaires ne vont guère et ma foi on a du temps de reste). J'aperçois suspendue à un clou une redingote, je la regarde (affaire de métier) et je me dis: Peuh! quel mauvais drap, voyons combien ces gens-là ont l'audace de vendre une pareille marchandise. Du bout de ma canne je tourne l'objet en question pour découvrir l'étiquette, mais paf! il se décroche, tombe justement sur mon bras et ma foi....

Le président.—Pourquoi ne l'avez-vous pas portée au propriétaire?

L'accusé. C'était bien mon intention M. le président; mais il y avait tant de vitrines, de glaces, de fenêtres que je n'ai pas pu trouver la porte. Alors j'ai pensé comme ça, qu'il valait mieux la porter à la police où le propriétaire irait la chercher.

Le président. Croyez vous au conte que vous venez d'inventer.

L'accusé. Pourquoi non, il est aussi vraisemblable que celui des témoins. (Il rit d'un air dégagé.)

Cette belle humeur ne dura pas longtemps, car le joyeux tailleur avait des antécédents peu édifiants. Le tribunal le condamna pour vol à 8 mois de prison.

Il en fut donc pour ses frais d'imagination.

Un conseil.—Les tomates ou pommes d'amour égaient les potagers de leurs gros fruits rouges à côtes.

C'est le moment de préparer le plat suivant:

Faites cuire environ plein un bol de riz, puis l'égouttez et, quand il est parfaitement sec, ajoutez des tomates—que vous avez épluchées. Mélangez bien, additionnez d'un gros morceau de beurre, de sel, de poivre et d'un oignon finement découpé. Disposez cette espèce de pâte dans une tourtière bien bourrée, couvrez de chapelure et de petits morceaux de beurre dispersés çà et là. Mettez au four, jusqu'à ce que le plat ait pris une belle couleur, servez très-chaud.—Tout le monde s'en pourlèchera les lèvres.

Dentistes

C. E. KELLS & M. VIET,

CHIRURGIENS-DENTISTES

No 1?? rue Dauphine immédiatement après l'édifice formant l'angle de la rue du Canal.

Opérations de tout genre dans le ressort de leur art.

Pose de palais artificiels.

AVIS.

LE Dr GEORGE P. MALONEY informe ses nombreux amis et clients qu'il n'a pas de successeur en cette ville, mais qu'ils peuvent le trouver à toute heure à son quartier-général qu'il occupe depuis nombre d'années.

N. B.—Les opérations dentaires de première classe, comprenant toutes les dernières améliorations de l'art, sont exécutées à moitié des prix généralement demandés. Tous les anesthésiques sûrs en usage par la profession de médecine sont administrés pour l'extraction des dents. Afin d'être agréable aux personnes ayant besoin de travaux dentaires mécaniques faits en peu de temps, je me suis assuré les services d'un des professeurs les plus compétents dans la profession au Sud, pour m'aider.

Respectueusement,

GEORGE P. MALONEY, D. D. S.

Nlle.-Orléans, salons, 150 rue du Canal, entre Carondelet et Baronne. 18 sept—

EXCELSIOR.

Dr. J. H. MALONEY, Dentiste,

SALONS: 110 rue du Canal, près St-Charles, et coin des rues Joséphine et Camp. Jolies dents artificielles faites à moitié meilleur marché qu'ailleurs. Orification des dents sans douleur; travail garanti comme excellent; extraction des dents sans souffrance. Consultez vos intérêts en venant examiner les spécimens de son travail et les médailles qu'ils lui ont values. Vieux râteliers acceptés en échange ou comme paiement partiel de neufs. Travail exécuté à très bas prix. Ne vous trompez pas d'adresse.

Pose de dents........................$7 00

5sept—1an

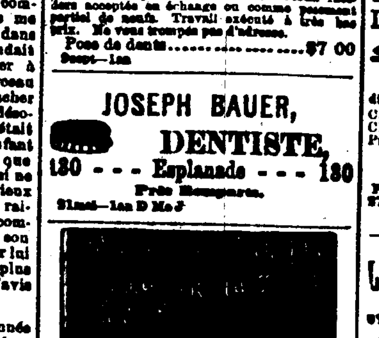
JOSEPH BAUER,

DENTISTE,

180 - - - Esplanade - - - 180

Près [illegible]

31mai—1an D Me J



Le docteur C. B. White, pendant nombre d'années, du Bureau de Santé de l'Etat de la Louisiane, dit: "Ce CORN HUSK TIP est le seul bout pour la bouche qui ait jamais été inventé."

MARQUES.

Little Brown Jug,
La Belle Périque,
Pocahontas,
My Uncle Toby,
Pelican,

A vendre par tous les marchands.

BOVEE & ADAMS, Fabricants,

79 & 81 rue Gravier, Nlle-Orléans.

31 juil—

Brasseries.

MaraisStreetSteam Brewery

H. F. STURCKEN,

80, 82, 84 et 86 RUE MARAIS,

Entre Conti et St.-Louis,

1er fév—81.1 an.DMJ

PELICAN STEAM BREWERY,

EUGENE ERATH,

283.....RUE VILLERE.....283

Entre Esplanade et Chemin du Bayou

11 jan—81. 1anDMarJ

BODLEY BROTHERS

ONT l'assortiment le plus complet de wagons à cannes, charrettes à cannes à 2 et 4 mulets, charrettes à bœufs, etc. pour logs, wagons à coton, charrettes à bagages, charrettes pour marché, charrettes à ris, petites charrettes de toutes dimensions, jantes, brancards, colliers de chevaux, matériaux pour voiture, graisse pour essieux, etc. Nous appelons l'attention sur nos essieux durcis, nos moyeux forgés à froid et tous les ferrements destinés à nos charrettes et wagons, lesquels sont fabriqués dans nos propres usines à Wheeling, W. Va., avec des matériaux supérieurs et par de très habiles ouvriers. Nous garantissons tout, ne craignons aucune concurrence et répondons aux plus fortes demandes.

Dépôt 18 et 20 rue Union.

5mai 1881—1an

CONSULAT DE FRANCE

—A—

LA NOUVELLE-ORLÉANS

BUREAUX 92 RUE ROYALE.

Ouverture de 10 h. du matin à 3 h. P. M.

Des renseignements sont demandés sur les personnes dont les noms suivent. En cas de décès ou d'absence, leurs amis ou connaissances sont priés d'en donner avis au Consulat.

Aubergier Annet,	Lévêque Paul Adolphe
Bernihaud Dominique,	Legrand Jules Numa
Béret Emilie et Charles	Lagues Jean Marie
Brunet Antoine,	Lefèvre P
Bonnant Henriette,	Lucas Charles François
Biscoutau Pierre Joseph,	Lacase Jean
Barbiot Emile,	Laborde Mlle Gabrielle
Bidégary Jean	Legros Mr
Bastiand Joseph	Lauge Joseph
Bordes Vve Marie Anne	Lestrac Mr
Bissardon Jean Claude	Montblanc Léonard-Henry
Bordes Alexandre	May Dominique
Belloog Hippolyte	Mouheton Catherine
Bernadac Jean	Mase Caroline
Baudis Albert Victor-Henri	Margue Jules
Comte Paul	Monet Jean Baptiste
Cartahu Jean et Pierre	Musson Mr
Caperre Florestan Floris Emile Léon	Moyne Jean
Couderc Albert	Nogier Paul Camille
Cahen Mathilde	Noiret Henri
Dubosc Joseph	Ornet Julie
Dennery Léon L	Pahin Auguste
Durand Pierre Marie	Plantron Pascal
Duvat Ernest	Péguinot Augustin
Eberhard George et Caroline	Poives André
Friedbach Adam	Poisson Charles
Flouch Charles	Peyrat Jean
Fontenau Gabriel Aimé	Rolland Charles Ernest
Fahiman Capitaine R	Rivoal Marie
Fournal J	Risch Georges
Gésé Mme Vve	Schmitt Mr
Grumbach Max	St-Martin Joseph
Guillon Clodomier Auguste	Schérer Mariane
Gremeret Mme Vve	Scharff Isaac Eduard
Gembert Marius	Schleider Mr
Guilleminau Pierre	Tantzen Joseph
Knopf Alexandre	Tesserand Jacques
Labarrère Armand	Treissinos Mme née Albertine Stolle
Luc Louis Clément	Vayer Constant Théodore
Lagrosselle Paul	Verte ou Werth Marie
	Young V J

La Nouvelle-Orléans, le 24 août 1881,

Le Consul,

Vicomte PAUL D'ABZAC.

25août—

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

ENTRE NEW-YORK ET LE HAVRE

Les magnifiques navires de cette ligne favorite pour le continent (cabines pourvues de commodités modernes) partiront de la jetée n. 42 de la rivière du Nord, au pied de Morton street, comme suit:

ST-LAURENT, Servan, mercredi, 28 sept

FRANCE, Trudelle, mercredi, 5 oct.

CANADA, Frangeul, mercredi, 12 oct

Prix du passage pour le Havre.

Première cabine (vin compris)..$100 et $120

Deuxième classe........................$60

BILLETS ALLER ET RETOUR A PRIX REDUITS.

Entrepont, $26, avec aménagement supérieur, comprenant vin, literie et ustensiles.

Pour fret et passage, s'adresser à

L. GRAND, Agent,
Gallier Court, lettre H,
Nouvelle-Orléans.

6mai—

Service entre Marseille et la Nouvelle-Orléans via Havane et Vera Cruz, avec retour direct sur le Havre.

Ce service mensuel sera desservi par les paquebots ci-après:

FLACHAT..........Capt. Lohuby
LE CHATELIER.......... " Lapardrix
ALEXANDRE BIXIO.......... " Prado
FOURNEL.......... " Exmelin

partant de Marseille le 20 de chaque mois et de la Nouvelle-Orléans vers le 15.

Pour fret, s'adresser à

L. GRAND, Agent,
Lettre H. Cour Gallier.

Ligne Régulière pour Bordeaux.

COMPAGNIE BORDELAISE DE NAVIGATION A VAPEUR.

Les steamers suivants partiront de New York directement pour Bordeaux:

CHATEAU LAFITE, 4,000 tonneaux, 1er sept
CHATEAU LEOVILLE, 4,000 tonneaux 21 oct

Prix du passage, première cabine $80 et $100 } Y compris le vin.
Entrepont.........$24

Pour plus amples détails, s'adresser à FUNCH, EDYE & CO., ou F. LE BOULANGER,
27 South William street | 46 Beaver Street.
Agents généraux, | L'Agent général des passagers.

1sep—1m

Lloyd de l'Allemagne du Nord.

STEAMERS ENTRE BRÊME ET LA NOUVELLE-ORLEANS, VIA LE HAVRE, SOUTHAMPTON ET LA HAVANE.

Ces steamers font escale, en venant ici, au Havre et à la Havane, et, en allant en Europe, à la Havane et à Southampton.

LES steamers du LLOYD DE L'ALLEMAGNE DU NORD commenceront leur service régulier l'automne prochain, comme suit:

	Pour Brême.	Pour Nlle-Orléans
Kronprinz	14 sept.	Vers le—
Hohenzollern	5 oct.	Vers le—
Salier	26 oct.	Vers le—
Frankfurt	6 nov.	Vers le—
Hohenzollern	4 déc.	Vers le—

PRIX DU PASSAGE:

De Brême, Southampton ou le Hâvre à la Havane ou à la Nouvelle-Orléans:
Chambre...$150 | Entrepont...$35.

De la Nouvelle-Orléans à Southampton, Hâvre ou Brême:
Chambre...$150 | Entrepont...$45.

De la Nouvelle-Orléans à la Havane:
Chambre...$25 | Entrepont...$15.

Pour les enfants au-dessous de 10 ans, moitié prix.

Pour les enfants au-dessous de 1 an, gratis.

N. B. Entrepont pour le Texas, M. J. Walde, à Houston, est autorisé à délivrer des passages d'entrepont, aux conditions suivantes:

Brême à Galveston..........$44 00
Do à Indianola..........47 50

La compagnie se réserve le droit de changer la route des steamers, leurs jours de départ annoncés et les prix du passage.

Les consignés vendent des billets de passage de Brême, Southampton ou le Hâvre à la Nouvelle-Orléans.

A tout de et pour New York et des ports européens ci-dessus.

Pour plus de détails, s'adresser à ED. F. STOCKMEYER & CO., Agents, No. 48 de la rue de l'Union.

17 sep—

LIGNE CROMWELL.

POUR NEW-YORK DIRECTEMENT.

Partant MERCREDI, 4 oct, à 8 h. A. M.

Cette ligne se compose des steamers suivants:

KNICKERBOCKER, HUDSON,
LOUISIANA, NEW ORLEANS.

Le steamer

HUDSON,

H. R. Freeman, commandant,

Partira de son quai, au pied de la rue Toulouse.

ASSURANCE PAR CETTE LIGNE 1/2 P.O/O.

Passage-Cabine..........$40
Entrepont..........20

Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour Liverpool, Brême et le Hâvre.

Pour fret ou passage s'adresser à

ALFRED MOULTON
Rue Carondelet No 41.

4 mai—1an

THE CROMWELL LINE.

FOR NEW YORK DIRECT

To sail on WEDNESDAY, Oct. 4, at 8 A. M.

This line is composed of the following steamships:

KNICKERBOCKER, HUDSON,
LOUISIANA, NEW ORLEANS.

The steamship

HUDSON,

Capt. H. R. Freeman,

will leave her warf, foot of Toulouse street.

INSURANCE BY THIS LINE 1/2 PER CENT

Cabin passage..........$40
Steerage..........20

Freight for Liverpool, Bremen, and Havre taken by this line, and through bills of lading given for the same.

For freight or passage apply to

ALFRED MOULTON,
41 Carondelet street.

4 mai—1an

COMPAGNIE D'ASSURANCE

—DU—

CROISSANT,

(CRESCENT INSURANCE CO.)

67 et 69, rue du Camp,

NOUVELLE-ORLEANS,

Organisée en 1849. Réorganisée en 1880.

CAPITAL EN ARGENT...$400.000

Sollicite des Risques d'incendie, de Rivière et de Marine.

W. R. LYMAN..........Président.
S. B. NEWMAN..........Vice-Président.
CHAS. E. RICK..........Secrétaire.

Directeurs:

Samuel B. Newman	Samuel H. Kennedy,
Thomas A Adams,	Victor Meyer,
Joseph Bowling,	Edward J. Gay,
S. Hernsheim,	Ad. Moulton,
Geo W. Sentell,	Wm. B. Conger,
P. E. Mortimer,	John M. Parker
Reuben G Bush	George Martin,
Edward Nalle,	Harry L. Flash,
W. W. Swain,	J. J. Reiss,
A. H. Seward,	Lucien Delery,
U. Marinoni,	Louis Prados,
Chas. H. Dolsen,	Charles Newman,
B. P. Grigsby,	S. C. Coulon,
Wm A. Phelps,	John Calder,
Ferd. Marks,	Wm. E. Lyman,
E. H. Adams	

19 juil—1 an VAC.

Mme BONORD, sage-femme, et médecin pour dames, 140 St Louis et 101 Bourgogne, se recommande pour toutes les maladies de femmes et comme sage-femme. Elle promet une guérison assurée pour toutes les maladies, telles que douleur à la matrice, dentition difficile chez les enfants, les vers chez les enfants, les plaies aux jambes. Chambres pour les dames sur le point d'accoucher, avec un bon traitement et à des prix en rapport avec les temps. Visible à toute heure. Exerçant sa profession depuis 25 ans elle se recommande au public.

16 déc—1 an

CHEMINS DE FER

Star and Crescent Route.

VOIE FERREE

—ENTRE—

La Nlle-Orléans et Houston,

—COMPOSEE—

DU CHEMIN DE FER MORGAN LOUISIANE ET TEXAS,
CHEMIN DE FER DE L'OUEST DE LA LOUISIANE,
CHEMIN DE FER DU TEXAS ET DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

DEPARTS.	ARRIVEES.
Nlle Orléans à (midi) 12	A Houston 6:50 A. M
Houston .. 0 30 P. M.	Nlle-Orléans 4 25 P. M

Chars dortoirs entre la Nlle-Orléans et San Antonio.

Jonctions à Houston avec tous les chemins de fer de l'endroit. Durée du voyage à Galveston par cette voie, 23 HEURES. Billets à vendre et chars dortoirs à retenir tous les jours au bureau, au coin des rues Magazin et Natchez.

C. A. WHITNEY & CIE.,
11mai—1an Directeurs.

LOUISVILLE AND NASHVILLE RAIL ROAD.

La route la plus courte et la plus rapide à toutes les villes de l'Est.

ALLANT SANS CHANGEMENT JUSQU'A NASHVILLE, LOUISVILLE, LYNCHBURG, WASHINGTON, CINCINNATI, COLUMBUS, O., ET ST. LOUIS

TRAINS COMPLETS DE LA NOUVELLE-ORLEANS A LOUISVILLE

	Départ.	Arrivée.
Express	7:02 a. m.	10:02 p. m.
Coast accommodation	3:32 p. m.	9:12 a. m.
Malle rapide	5.00 p. m.	10:02 a. m.

UN SEUL CHANGEMENT DE CARS JUSQU'AUX VILLES DU NORD ET DE L'EST.

Bureau des billets, coin St Charles et Commune. J. W. SMITH, agent de tickets, où l'on peut s'assurer d'avance des passages dans les sleeping cars.

C P. ATMORE, Agent général pour les passagers;
J. H. SMITH, Agent pour les billets,
J. T. HARAHAN, Surintendant.

12 mai—

LOUISVILLE AND NASHVILLE RAIL ROAD.

Shortest and Quickest Route to all Eastern Cities.

THROUGH WITHOUT CHANGE TO NASHVILLE, LOUISVILLE, LYNCHBURG, WASHINGTON, CINCINNATI, COLUMBUS O. AND ST. LOUIS.

ENTIRE TRAINS THROUGH FROM NEW ORLEANS TO LOUISVILLE.

	Leave.	Arrive.
Express	7:02 a. m.	10:02 p.m.
Coast Accomodation	3:32 p. m.	9:12 a. m.
Fast Mail	5:00 p. m.	10:02 a. m.

ONLY ONE CHANGE OF CARS TO NORTHERN AND EASTERN CITIES.

Ticket office, corner St Charles and Common streets. J. H. SMITH, Ticket Agent, where Sleeping Car accommodations may be secured in advance.

C. P. ATMORE, General Passenger Agent;
J. H. SMITH, Ticket Agent;
J. T. HARAHAN, Superintendent.

12 mai—

Chemin de Fer Pontchartrain.

Dépôt à l'extrémité de la rue du Canal.

Station à l'extrémité de la rue des Champs-Elysées, près la levée. 3me District.

Excursions au Lac, aller et retour le même jour 15 cts. pour les enfants au dessous de douze ans, 10 cts.

Prix du trajet jusqu'à Gentilly, aller et retour, 15 cts.

De la gare de la rue des Champs-Elysées, ils partiront à 6:30 a. m.

Les convois partiront du pied de la rue du Canal à 7:30 a. m.; 9:37 a. m.; 1 p. m.; 2:42 p. m.; 4 p. m.; 5:10 p. m.; 6:07 p. m.; 7:12 p. m.; 8:12 p. m.; 9:22 et 10-12 p. m.

DE MILNEBOURG,

Ils partiront à 4 42 a. m.; 6 33 a. m.; 9 15 a. m.; 11 a. m.; 2:02 p. m.; 3:52 p. m.; 5:02 p. m.; 5:37 p. m.; 7:02 p. m.; 8:02 p. m.; 9:02 p. m. et 10:02 p. m.

Les départs se feront d'après les heures de la ville.

17 fév— J. T. HARAHAN, Président

Great Jackson Route.

Chicago, St. Louis & New Orleans R. R.

The Standard gauge trunk line between the North and the South.

The ONLY LINE running PULLMAN PALACE SLEEPING CARS THROUGH from NEW ORLEANS TO CINCINNATI, ST. LOUIS AND CHICAGO, WITHOUT CHANGE of trucks.

ONLY ONE CHANGE TO NEW YORK AND EASTERN CITIES.

The ONLY DIRECT ROUTE to ST. LOUIS, CHICAGO, and ALL POINTS NORTH AND WEST. Many miles shorter, and many hours quicker than any other line.

DOUBLE DAILY TRAINS leave and arrive at Calliope Street Depot, as follows:

LEAVE	ARRIVE
Express No 1 7.40 A.M	Mail No 2 .. 7:15 A. M.
Mail No 3 .....5.00 P. M	Express No 4 11:15 A.M
Mixed No 9....12:00 M	Mixed No 10 9:00 P M

Nos 1, 2, 3 and 4 run daily—Nos 9 and 10 daily, except Sunday.

Ticket office, 22 Camp street, corner Common

A. D. SHELDON, Ticket Agent.
J. W. COLEMAN, Acting Gen. Pass. Agent.

Grande Route de Jackson.

Chicago, St. Louis & New Orleans R. R.

LIGNE "STANDARD GAUGE" ENTRE LE NORD ET LE SUD.

L'UNIQUE LIGNE faisant usage DES WAGONS DORTOIRS PULLMAN de la NLLE-ORLEANS JUSQU'A CINCINNATI, ST. LOUIS ET CHICAGO, sans changement de trucks.

UN CHANGEMENT SEULEMENT JUSQU'A NEW YORK ET LES VILLES de L'EST.

L'UNIQUE ROUTE DIRECTE pour ST. LOUIS, CHICAGO et TOUS LES POINTS DU NORD ET DE L'OUEST. Plusieurs milles plus courte et plusieurs heures plus rapide que les autres lignes.

DOUBLE TRAINS QUOTIDIENS qui partent et arrivent à la gare de la rue Calliope comme suit:

DEPART	ARRIVEE
Express No 1. 7:40 A. M	Malle No 2.. 7:15 A. M.
Malle No 3.....5.00 P. M	Expr No 4. 11.15 A. M.
Mixed No 9....12:00 M	Mixed No 10. 9:00 P. M.

Nos 1, 2, 3 et 4 partent tous les jours—Nos 9 et 10 partent tous les jours, excepté le dimanche.

Bureau des Billets, 22 rue du Camp, coin Commune.

A. D. SHELDON, Agent de Tickets.
J. W. COLEMAN, Agis't Agent Gén. des Pass.

GRAND CHEMIN DE FER

Portant la malle des Etats-Unis entre la Nlle Orléans, la Louisiane occidentale et le Texas.

LE FERRY partira du pied de la rue des Champs Elysées tous les jours, à HUIT HEURES A. M., et se reliera au CONVOI DES PASSAGERS qui part d'Alger à 8 h. 35 A. M.

Le fret pour tous les points du Bayou Lafourche, entre Labadieville et Lockport, sera transporté aux taux de bateau à vapeur pour toutes ces routes.

Le taux du fret, pour les points sur l'Atchafalaya et la Tèche, au-delà de Morgan City, est retiré pour le moment. Des contrats spéciaux peuvent être faits pour marchandises expédiées pour ces points devant être faits, avant l'expédition avec The. A. Stephens, agent général, au pied de la rue Ste-Anne. Le fret pour tous les points doit être payé d'avance. Comme avantage spécial à nos clients réguliers, des taux spéciaux, sous forme de billets dits "commutation," seront accordés à ceux qui n'expédient que par ce chemin de fer. Afin que le fret soit promptement expédié il doit être délivré avant 3 heures; le fret reçu après cette heure partira par les trains suivants.

Billets "commutation"—500 milles pour $15.—Ces billets ne sont émis qu'en faveur des personnes à qui la compagnie juge convenable de les donner.

GEO. PANDELY, Surintendant.

Pour fret et passage s'adresser au coin des rues Natchez et Magasin.

Il ne sera point reçu de fret après 5 heures.

CHAS. A. WHITNEY & CO. Agents.

A la station Terrebonne le chemin se relie au chemin d'embranchement de Thibodeaux, allant à Thibodeaux et Houma.

J. B. JUNQUA,

Nos. 27, 29 et 31 RUE BIENVILLE, près Decatur, Nouvelle-Orléans.

NEGOCIANT-COMMISSIONNAIRE et IMPORTATEUR DE

Eaux-de-Vie, Vins, Conserves, Huiles

ET LIQUEURS ETRANGERES.

Seul agent pour la vente du célèbre COGNAC FINE CHAMPAGNE de Henri Mounier et fabricant

D'Eau de Seltz, d'Eaux Minérales et de Sirops de Fruits de choix.

1er sept—6m

WASHBURN,

Salons de Photographie et Galerie d'Art

109 RUE DU CANAL, NOUVELLE-ORLEANS, LNE.

Le plus grand et le plus bel établissement de Photographie des Etats Unis. Une invitation cordiale est faite au public pour le venir visiter. Le travail exécuté en cet établissement est supérieur à tout ce qui se fait au Sud et égal sous tous les rapports à celui des célèbres galeries de New York, Paris et Berlin. Un studio additionnel récemment érigé sur le toit de notre bâtisse, nous met à même de remplir les ordres de copier ou d'agrandir les portraits dans de brefs délais. Les peintres de portraits peuvent avoir l'usage de notre Grand Camera Argent, pour faire des croquis ou des dessins.

AGRANDISSEMENTS FAITS POUR LE COMMERCE.

PRIX TRÈS MODÉRES.

WASHBURN,

12juin— Artiste Photographe—109 rue du Canal, N. O.

PHARMACIE DUCONGE.

80—RUE DE CHARTRES—80

NOUVELLE-ORLEANS.

A. CARROUCHE,

SUCCESSEUR.

Les personnes de la ville et de la campagne trouveront à cette ancienne pharmacie et droguerie constamment un assortiment complet de: MEDICAMENTS PATENTES FRANÇAIS, ANGLAIS et AMERICAINS, ainsi que de DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PEINTURES, PARFUMERIE, etc., en un mot, tout ce qui compose généralement un établissement de premier ordre. M. Carrouche reçoit directement de Paris tous les médicaments patentés dont nous donnons chaque jour l'énumération complète dans une autre colonne. La maison sollicite des ordres de la ville et de la campagne et garantit de les remplir avec soin et célérité. Dépôt du Sirop pectoral balsamique de Duconge.

Agence pour la vente du Willcox's Dysentery Remedy.

1 sept 80—1 an

VAPEURS.

Paquebot de la malle, pour Vicksburg

Départ les SAMEDIS, à 5 h. P. M.

Pour Vicksburg, Davis Bend, Natchez et tous les débarcadères intermédiaires.

Le bateau à vapeur

NATCHEZ,

T. P. Leathers, Capitaine,
J. S. Muse, Commis.

Se reliant, à Vicksburg à la ligne Parisot pour les rivières Yazoo, Tallahatchie, et à la ligne Anchor pour Memphis, Cairo et St.-Louis.

Le capitaine se réserve le droit de passer tous les débarcadères qu'il jugera convenable.

Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à JOHN JANNEY, 106 rue Commune.

On signe des connaissements pour les stations sur le Vicksburg, Shreveport and Pacific Rail road au même taux que les autres bateaux.

11 sept—

LAFOURCHE.

2 fois par semaine pour DONALDSONVILLE

Partant MARDI à 11 a. m., et JEUDI et SAMEDI à 12 m.

Pour DONALDSONVILLE et tous les débarcadères intermédiaires. Le bateau neuf et élégant à passagers (roues à aubes)

ASSUMPTION

P. A. Charlet, capt. M. H. Landry, commis, partira comme ci-dessus, descendant la côte chaque MERCREDI, VENDREDI et DIMANCHE au point du jour.

Pour fret ou passage s'adresser à bord, ou à R. RIVET, No 105 rue Decatur.

30 oct—

Ligne semi-hebdomadaire indépendante de la côte, Donaldsonville et Lafourche.

Part tous les MARDIS et VENDREDIS à 5 P. M., faisant des atterrissages tout le long de la côte (les mardis allant jusqu'à Bayou Goula).

Le beau bateau à vapeur

STE-MARIE,

MAX BLANCHARD, maître,
J. P. McELROY, commis.

Part régulièrement comme il est indiqué plus haut, descendant la côte tous les JEUDIS et SAMEDIS. Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à W. R. GREATHOUSE, 44 rue Decatur.

13 sept—3m

Mandeville et Covington.

STEAMER DE LA MALLE DES ETATS-UNIS

NEW CAMELIA.

Arrangement d'été commençant le 1er mai 1881

Laissera Milneburg à l'arrivée des trains du Mobile Passenger Depot, à la tête de la rue Canal.

TRAINS.

Lundis et Jeudis pour Mandeville, Lewisburg, Madisonville, Old Landing...1 p. m.

Mardi, Vendredi et Samedi, pour Mandeville, Lewisburg et Madisonville, allant le samedi jusqu'à Old Landing.......4 p. m.

EXCURSIONS:

Mercredis pour Mandeville et Old Landing.........8 a. m.

Dimanche, pour Mandeville et Old Landing.........7 a. m.

Mercredis pour Mandeville et Madisonville.........6 p. m.

Dimanche, directement pour Madisonville.........6 p. m.

RETOUR:

Laissera Madisonville lundis, mercredis, jeudis et samedis.........5 a. m.

Laissera Old Landing, mardis et vendredis.........6 a. m.

Laissera Old Landing, Excursions du mercredi et dimanche.........2 p. m.

Passage, chaque voyage, $1. Pour les jours d'excursion, aller et retour, $1. Enfants, moitié prix.

Fret reçu tous les jours au dépôt de Louisville & Nashville à la tête de la rue Girod.

W. G. COYLE, Agent,
27 oct— 23 rue Carondelet.

Santé c'est Fortune!

TRAITEMENT DU Dr. E. C. WEST pour les nerfs et le cerveau: un spécifique pour l'Hystérie, la Torpeur, les Convulsions, les Migraines nerveuses, Affaiblissements des facultés intellectuelles, Perte de mémoire, Spermatorrhée, Impotence, Emissions involontaires, Vieillesse prématurée causée par un excès de travail, Abus de soi-même, Excès qui amènent à la misère à la débilité et à la mort. Une boîte guérira tout cas récent. Chaque boîte contient le traitement d'un mois. Une piastre la boîte ou six boîtes pour cinq piastres, envoi transmis par la malle, payé d'avance sur reçu du prix. Nous garantissons la cure de tout cas par l'envoi de six boîtes. A chaque personne nous transmettant une commande pour six boîtes, faisant accompagner cette commande de la somme de cinq piastres, nous enverrons une garantie écrite de lui rembourser l'argent si le traitement ne résulte pas en la cure promise. Garanties données par F. FREDERICKSON, droguiste en gros et au détail, 139 rue du Canal, Nlle-Orleans, Lne. Les ordres transmis par la malle seront promptement exécutés.

2 avril 1an—Dim Mar Jen

COMPAGNIE D'ASSURANCES

—DES—

Factors & Traders.

49......RUE CARONDELET......49

Capital payé - - - - - $1,000,000

ED. A. PALFREY..........Président
JOHN CHAFFE..........Vice-Président
THOMAS F. WALKER..........Secrétaire

Polices émises couvrant les risques d'incendie, de rivière et de marine, aux plus bas prix du tarif.

DIRECTEURS

John I. Noble,	L. C. Jurey,
John Chaffe,	Wm Hartwell,
Richard Milliken,	C. J. Leeds,
Samuel Friedlander,	A. M. Bickham,
R. M. Walmsley,	Louis Bush,
A. H. May,	A. Brittin,
T. Lytt. Lyon	G. W. Sentell,
Samuel H. Boyd,	Wm. Cunningham,
William J. Behan,	John I. Adams,
B. F. Eshleman,	R. T. Buckner,
Charles Chaffe,	Henry Abraham,
A. T. Janin,	Charles E. Black,
William A. Gwyn.	

1er sept—

S.N.
PIKE'S
Magnolia
WHISKEY
Cincinnati
OHIO.

LE CLICHE CI-DESSUS EST LA MARQUE DU VERITABLE ET CELEBRE

PIKE'S MAGNOLIA WHISKEY

préparé par MM. W. W. JOHNSON & CO., Successeurs de S. N. Pike, Cincinnati, Ohio, qui en sont les seuls propriétaires.

Toutes les PREMIERES MAISONS de gros et liqueurs se vendent à la Nlle-Orléans.

déc 80 1an

Dr. J. B. PEREZ,

Médecin et chirurgien d'une expérience de 25 ans dans le traitement et la guérison de tous les maux des

ORGANES GENITO-URINAIRES,

et des maux provenant soit des NERFS, soit d'une DEBILITE PHYSIQUE, causée par l'âge ou des abus prématurés. Maladies chroniques traitées avec succès. La maladie de Bright, la gravelle, le catarrhe de la vessie, les écoulements, la spermatorrhée et tous les désordres à une NATURE PRIVEE, traités sans l'usage du mercure ni d'aucune drogue nuisible. Guérisons garanties et remèdes fournis. Le rétrécissement de l'Urètre guéri par un simple procédé, sans douleur.

Les maladies de femmes, suppression, rétention et toutes les irrégularités PROMPTEMENT GUERIES. Le FEMALE REGULATING ELIXIR du Dr Perez N'ECHOUE JAMAIS. On ne peut l'avoir qu'à son bureau. Consultations strictement confidentielles et prix raisonnables. Cabinet No 6 rue Sud Rampart, près la rue du Canal, Nlle-Orléans.

16 sept 80—1 an.

ANT. CARRIERE, E. L. CARRIERE, CHAS. J. CARRIERE

A. Carrière & Sons

Négociants-Commissionnaires,

No. 3½ RUE CARONDELET.

Avances libérales sur consignations à ses amis Londres Liverpool, le Havre et Bordeaux.

BUREAU DE PRETS.

OTTO SCHWANER,

17.......RUE BARONNE......17

ENTRE CANAL ET COMMUNE,

Près de la SALLE GRUNEWALD.

PRETS D'ARGENT.

LES personnes désirant emprunter de l'argent sur des DIAMANTS, MONTRES, BIJOUTERIE de tout genre, PIANOS, MEUBLES, GLACES, etc., etc., trouveront avantageux de s'adresser au "HART'S LOAN OFFICE", rue Baronne, 43, vis-à-vis du Bureau de la Compagnie du Gaz, le plus vieil établissement de ce genre en ville, fondé depuis 1838. Possédant de vastes capitaux, le propriétaire peut garder les gages un an sans les déclarer forfaits et offrir des avantages spéciaux dans les taux de prêts au co...ale.

LA MERVEILLE DU MONDE:

Le Destructeur de Vermine

DU PROF. HERMAN,

Renommé dans le monde entier,

qui est reconnu comme étant bien supérieur à tout ce qui a été découvert jusqu'ici pour tuer les rats, les souris, les insectes sur les volailles, les fourmis, punaises, blattes, bêtes noires, puces sur les chiens, rouilles et insectes sur les plantes, mites dans les fourrures, tiques et galles sur les moutons, chèvres, bestiaux, etc. Il a été fait usage avec grand succès de cette composition contre les insectes qui attaquent les plantes.

A VENDRE, UN PAQUET POUR 25c, OU SIX POUR $1.25.

La poudre est libre de toute odeur désagréable et se conserve dans tout climat. On peut la répandre partout sans danger; elle ne fait de mal ni aux chats ni aux chiens, qui d'ailleurs ne la mangent pas. La façon d'en faire usage est indiquée sur les paquets.

Cette découverte a valu au prof. Herman une médaille d'argent aux expositions entre colonies à Victoria, en Australie. Fabrique Gravel Lane, Houndsditch, Londres, Angleterre.

F. FREDERICKSON,

Importateur et marchand de drogues en gros et au détail, 139 rue du Canal, Bâtisse Touro, Nlle-Orléans, seul agent en Louisiane.

1erdéc—1an

LEON QUEYROUZE. OSCAR BOIS

QUEYROUZE & BOIS,

MARCHANDS EN GROS DE

GROCERIES, VINS, LIQUEURS

—ET—

Toutes sortes de Produits de l'Ouest,

AUX MAGASINS BLEUS,

Coin Vieille-Levée et Bienville.

19juil,—1an. Nlle Orléans.

FEUILLETON.

com. le 30 août 1881.

SANS FAMILLE.

—PAR—

HECTOR MALOT.

Deuxième Partie.

I

EN AVANT.

En avant!

Le monde était ouvert devant moi, et je pouvais tourner mes pas du côté du nord ou du sud, de l'ouest ou de l'est, selon mon caprice.

Bien que n'étant qu'un enfant, j'étais mon maître.

Hélas! c'était là ce qu'il y avait de triste dans ma position.

Il y a bien des enfants, n'est-ce pas, qui se disent tout bas: "Ah! si je pouvais faire ce qui me plaît; si j'étais libre; si j'étais mon maître!" et qui aspirent avec impatience au jour bienheureux où ils auront cette liberté.... de faire des sottises.

Moi je me disais: "Ah! si j'avais quelqu'un pour me conseiller, pour me diriger."

C'est qu'entre ces enfants et moi il y avait une différence.... terrible.

Si ces enfants font des sottises, ils ont derrière eux quelqu'un pour leur tendre la main quand ils tombent, ou pour les ramasser quand ils sont à terre; tandis que moi, je n'avais personne; si je tombais, je devais aller jusqu'en bas; et une fois là me ramasser tout seul, si je n'étais pas cassé.

Et j'avais assez d'expérience pour comprendre que je pouvais très bien me casser;—ce qui me faisait peur, j'en conviens.

Malgré ma jeunesse, j'avais été assez éprouvé par le malheur pour être plus circonspect et plus prudent que ne le sont ordinairement les enfants de mon âge; c'était un avantage que j'avais payé cher.

Aussi avant de me lancer sur la route qui m'était ouverte, je voulus aller voir celui qui, en ces dernières années, avait été un père pour moi: si la tante Catherine ne m'avait pas pris avec les enfants pour aller lui dire adieu, je pouvais bien, je devais bien tout seul aller l'embrasser.

Sans avoir jamais été à la prison pour dettes, j'en avais assez entendu parler en ces derniers temps, pour être certain de la trouver. Je suivrais le chemin de la Madeleine que je connaissais bien, et là je demanderais ma route. Puisque tante Catherine et les enfants avaient pu voir leur père, on me permettrait bien de le voir aussi sans doute. Moi aussi, j'étais ou plutôt j'avais été son enfant, il m'avait aimé!

Je n'osai pas traverser tout Paris avec Capi sur mes talons. Qu'aurais-je répondu aux sergents de ville s'ils m'avaient parlé? De toutes les peurs qui m'avaient été inspirées par l'expérience, celle de la police était la plus grande: je n'avais pas oublié Toulouse. J'attachai Capi avec une corde, ce qui parut le blesser très-vivement dans son amour-propre de chien instruit et bien élevé; puis, le tenant en laisse, nous nous mîmes tous deux en route pour la prison de Clichy.

Il y a des choses tristes en ce monde et dont la vue porte à des réflexions lugubres: je n'en connais pas de plus laide et de plus triste qu'une porte de prison: cela donne froid au cœur plus qu'une porte de tombeau; les morts sur lesquels une pierre est scellée ne sentent plus; les prisonniers, eux, sont enterrés vivants.

Je m'arrêtai un moment avant d'oser entrer dans la prison de Clichy, comme si j'avais peur qu'on m'y gardât et que la porte, cette affreuse porte, refermée sur moi, ne s'ouvrît plus.

Je m'imaginais qu'il était difficile de sortir d'une prison; mais je ne savais pas qu'il était difficile d'y entrer. Je l'appris à mes dépens.

Enfin, comme je ne me laissai ni rebuter ni renvoyer, je finis par arriver auprès de celui que je venais voir.

On me fit entrer dans un parloir où il n'y avait ni grilles ni barreaux, comme je croyais, et bientôt après le père arriva sans être chargé de chaînes.

—Je t'attendais, mon petit Rémi, me dit-il, et j'ai grondé Catherine de ne pas t'avoir amené avec les enfants.

Depuis le matin, j'étais triste et accablé; cette parole me releva.

—Dame Catherine n'a pas voulu me prendre avec elle.

—Cela n'était pas possible, mon pauvre garçon, on ne fait pas ce qu'on veut en ce monde; je suis sûr que tu aurais bien travaillé pour gagner ta vie; mais Suriot, mon beau-frère, n'aurait pas pu te donner du travail; il est éclusier au canal du Nivernais, et les éclusiers, tu le sais, n'embauchent pas des ouvriers jardiniers. Les enfants m'ont dit que tu voulais reprendre ton métier de chanteur. Tu as donc oublié que tu as failli mourir de froid et de faim à notre porte?

—Non, je ne l'ai pas oublié.

—Et alors tu n'étais pas tout seul, tu avais un maître pour te guider; c'est bien grave, mon garçon, ce que tu veux entreprendre, à ton âge, seul, par les grands chemins.

—J'ai Capi.

Comme toujours, en entendant son nom, Capi répondit par un aboiement qui voulait dire: "Présent! si vous avez besoin de moi, me voici."

—Oui! Capi est un bon chien; mais ce n'est qu'un chien. Comment gagneras-tu ta vie?

—En chantant et en faisant jouer la comédie à Capi.

—Capi ne peut pas jouer la comédie tout seul.

—Je lui apprendrai des tours d'adresse; n'est-ce pas, Capi, que tu apprendras tout ce que je voudrai?

Il mit sa patte sur sa poitrine.

—Enfin, mon garçon, si tu étais sage, tu te placerais; tu es déjà bon ouvrier, cela vaudrait mieux que de courir les chemins, ce qui est un métier de paresseux.

—Je ne suis pas paresseux, vous le savez bien, et vous ne m'avez jamais entendu me plaindre que j'avais trop d'ouvrage. Chez vous j'aurais travaillé tant que j'aurais pu et je serais resté toujours avec vous; mais je ne veux pas me placer chez les autres.

Je dis sans doute ces derniers mots d'une façon particulière, car le père me regarda un moment sans répondre.

—Tu nous as raconté, dit-il enfin, que Vitalis, alors que tu ne savais pas qui il était, t'étonnait bien souvent par la façon dont il regardait les gens, et par ses airs de monsieur qui semblaient dire qu'il était lui-même un monsieur; sais-tu que toi aussi, tu as de ces façons-là et de ces airs qui semblent dire que tu n'es pas un pauvre diable. Tu ne veux pas servir chez les autres? Enfin, mon garçon, tu as peut-être raison, et ce que je t'en disais, c'était seulement pour ton bien, pas pour autre chose, crois-le. Il me semble que je devais te parler comme je l'ai fait. Mais tu es ton maître puisque tu n'as pas de parents et puisque je ne puis pas te servir de père plus longtemps. Un pauvre malheureux comme moi n'a pas le droit de parler haut.

Tout ce que le père venait de me dire m'avait terriblement troublé, et d'autant plus que je me l'étais déjà dit moi-même, sinon dans les mêmes termes, au moins à peu près.

Oui, cela était grave de m'en aller tout seul par les grands chemins, je le sentais, je le voyais, et quand on avait, comme moi, pratiqué la vie errante, quand on avait passé des nuits comme celle où nos chiens avaient été dévorés par les loups, ou bien encore comme celle des carrières de Gentilly; quand on avait souffert du froid et de la faim comme j'en avais souffert; quand on s'était vu chassé de village en village, sans pouvoir gagner un sou, comme cela m'était arrivé pendant que Vitalis était en prison, on savait quels étaient les dangers et quelles étaient les misères de cette existence vagabonde, où ce n'est pas seulement le lendemain qui n'est jamais assuré, mais où c'est même l'heure présente qui est incertaine et précaire.

Mais si je renonçais à cette existence, je n'avais qu'une ressource et le père lui-même venait de me l'indiquer,—me placer; et je ne voulais pas me placer. Cela était peut-être d'une fierté bien mal entendue dans ma position; mais j'avais eu un maître à qui j'avais été vendu, et bien que celui-là eût été bon pour moi, je n'en voulais pas d'autre; cela était chez moi une idée fixe.

Et puis ce qui était tout aussi décisif pour ma résolution, je ne pouvais renoncer à cette existence de liberté et de voyages sans manquer à ma promesse envers Etiennette, Alexis, Benjamin et Lise; c'est-à-dire sans les abandonner. En réalité, Etiennette, Alexis et Benjamin pouvaient se passer de moi, ils s'écriraient; mais Lise ne savait pas écrire, la tante Catherine n'écrivait pas non plus. Lise resterait donc perdue si je l'abandonnais. Que penserait-elle de moi? Une seule chose: que je ne l'aimais plus, elle qui m'avait témoigné tant d'amitié, elle par qui j'avais été si heureux. Cela n'était pas possible.

—Vous ne voulez donc pas que je vous donne des nouvelles des enfants? dis-je.

—Ils m'ont parlé de cela; mais ce n'est pas à nous que je pense en t'engageant à renoncer à ta vie de musicien des rues; il ne faut jamais penser à soi avant de penser aux autres.

—Justement, père; et vous voyez bien que c'est vous qui m'indiquez ce que je dois faire: si je renonçais à l'engagement que j'ai pris, par peur des dangers dont vous parlez, je penserais à moi, je ne penserais pas à vous, je ne penserais pas à Lise.

Il me regarda encore, mais plus longuement; puis tout à coup me prenant les deux mains:

—Tiens, garçon, il faut que je t'embrasse pour cette parole-là, tu as du cœur, et c'est bien vrai que ce n'est pas l'âge qui le donne.

Nous étions seuls dans le parloir, assis sur un banc à côté l'un de l'autre, je me jetai dans ses bras, ému, fier aussi d'entendre dire que j'avais du cœur.

—Je ne te dirai plus qu'un mot, reprit le père: à la garde de Dieu, mon cher garçon!

Et tous deux nous restâmes pendant quelques instants silencieux; mais le temps avait marché et le moment de nous séparer était venu.

Tout à coup le père fouilla dans la poche de son gilet et en retira une grosse montre en argent, qui était retenue dans une boutonnière par une petite lanière en cuir.

—Il ne sera pas dit que nous nous serons séparés sans que tu emportes un souvenir de moi. Voici ma montre, je te la donne. Elle n'a pas grande valeur, car tu comprends que si elle en avait, je l'aurais vendue. Elle ne marche pas non plus très-bien, et elle a besoin de temps en temps d'un bon coup de pouce. Mais enfin, c'est tout ce que je possède présentement, et c'est pour cela que je te la donne.

Disant cela, il me la mit dans la main; puis, comme je voulais me défendre d'accepter un si beau cadeau, il ajouta tristement:

—Tu comprends que je n'ai pas besoin de savoir l'heure ici; le temps n'est que trop long; je mourrais à le compter. Adieu, mon petit Remi; embrasse-moi encore un coup; tu es un brave garçon: souviens-toi qu'il faut l'être toujours.

Et je crois qu'il me prit par la main pour me conduire à la porte de sortie; mais ce qui se passa alors, ce qui se dit entre nous, je n'en ai pas gardé souvenir; j'étais trop troublé, trop ému.

Quand je pense à cette séparation, ce que je retrouve dans ma mémoire, c'est le sentiment de stupidité et d'anéantissement qui me prit tout entier quand je fus dans la rue.

Je crois que je restai longtemps, très-longtemps dans la rue devant la porte de la prison, sans pouvoir me décider à tourner mes pas à droite ou à gauche, et j'y serais peut-être demeuré jusqu'à la nuit, si ma main n'avait tout à coup, par hasard, rencontré dans ma poche un objet rond et dur.

Machinalement et sans trop savoir ce que je faisais, je le palpai: ma montre.

Instantanément chagrins, inquiétudes, angoisses, tout fut oublié, je ne pensai plus qu'à ma montre. J'avais une montre, une montre à moi, dans ma poche, à laquelle je pouvais regarder l'heure! Et je la tirai de ma poche pour voir quelle heure il était; midi. Cela n'avait aucune importance pour moi qu'il fût midi ou dix heures, ou deux heures, mais je fus très heureux pourtant qu'il fût midi. Pourquoi? J'aurais été bien embarrassé de le dire; mais cela était. Ah! midi, déjà midi. Je savais qu'il était midi, ma montre me l'avait dit; quelle affaire! Et il me sembla qu'une montre c'était une sorte de confident à qui l'on demandait conseil et avec qui l'on pouvait s'entretenir.

—Quelle heure est-il, mon amie la montre?

—Midi, mon cher Remi.—Ah! midi, alors je dois faire ceci et cela, n'est-ce pas?—Mais certainement.—Tu as bien fait de me le rappeler, sans toi je l'oubliais.—Je suis là pour que tu n'oublies pas. Avec Capi et ma montre j'avais maintenant à qui parler.

Ma montre,! Voilà deux mots agréables à prononcer. J'avais eu si grande envie d'avoir une montre, et je m'étais toujours si bien convaincu moi-même que je n'en pourrais jamais avoir une! Et cependant voilà que dans ma poche il y en avait une qui faisait tic-tac. Elle ne marchait pas très bien, disait le père. Cela n'avait pas d'importance. Elle marchait, cela suffisait. Elle avait besoin d'un bon coup de pouce. Je lui en donnerais et de vigoureux encore, sans les lui épargner, et si les coups de pouce ne suffisaient pas, je la démonterais moi-même. Voilà qui serait intéressant: je verrais ce qu'il y avait dedans et ce qui la faisait marcher. Elle n'avait qu'à se bien tenir: je la conduirais sévèrement. Je m'étais si bien laissé emporter par la joie que je ne m'apercevais pas que Capi était presque aussi joyeux que moi; il me tirait la jambe de mon pantalon et il jappait de temps en temps. Enfin ses jappements, de plus en plus forts, m'arrachèrent à mon rêve.

—Que veux-tu, Capi?

Il me regarda, et, comme j'étais trop troublé pour le comprendre, après quelques secondes d'attente, il se dressa contre moi et posa sa patte contre ma poche, celle où était ma montre.

Il voulait savoir l'heure "pour la dire à l'honorable société," comme au temps où il travaillait avec Vitalis.

Je la lui montrai; il la regarda assez longtemps, comme s'il cherchait à se rappeler, puis, se mettant à frétiller de la queue, il aboya douze fois; il n'avait pas oublié. Ah! comme nous allions gagner de l'argent avec notre montre! C'était un tour de plus sur lequel je n'avais pas compté.

Comme tout cela se passait dans la rue vis-à-vis la porte de la prison, il y avait des gens qui nous regardaient curieusement et même qui s'arrêtaient.

Si j'avais osé j'aurais donné une représentation tout de suite, mais la peur des sergents de ville m'en empêcha.

D'ailleurs il était midi, c'était le moment de me mettre en route.

—En avant!

Je donnai un dernier regard, un dernier adieu à la prison, derrière les murs de laquelle le pauvre père allait rester enfermé, tandis que moi j'irais librement où je voudrais, et nous partîmes.

L'objet qui m'était le plus utile pour mon métier c'était une carte de France; je savais qu'on en vendait sur les quais, et j'avais décidé que j'en achèterais une: je me dirigeai donc vers les quais.

En passant sur la place du Carrousel mes yeux se portèrent machinalement sur l'horloge du château des Tuileries, et l'idée me vint de voir si ma montre et ce château marchaient ensemble, ainsi que cela devait être. Ma montre marquait midi et demi, et l'horloge du château une heure. Qui des deux allait trop lentement? J'eus envie de donner un coup de pouce à ma montre, mais la réflexion me retint; rien ne prouvait que c'était ma montre qui était dans son tort, ma belle et chère montre; et il se pouvait très-bien que ce fût l'horloge du château des rois qui battît la breloque. Là-dessus je remis ma montre dans ma poche en me disant que pour ce que j'avais à faire, mon heure était la bonne heure!

Il me fallut longtemps pour trouver une carte, au moins comme je voulais une, c'est-à-dire collée sur toile, se pliant et ne coûtant pas plus de vingt sous, ce qui pour moi était une grosse somme; enfin j'en trouvai une si jaunie que le marchand ne me la fit payer que soixante-quinze centimes.

Maintenant je pouvais sortir de Paris, —ce que je me décidai à faire au plus vite.

J'avais deux routes [illegible] de Fontainebleau par la barrière d'Italie, ou bien celle d'Orléans par Montrouge; en somme, l'une m'était aussi indifférente que l'autre, et le hasard fit que je choisis celle de Fontainebleau.

Comme je montais la rue Mouffetard dont le nom que je venais de lire sur une plaque bleue m'avait rappelé tout un monde de souvenirs: Garofoli, Mattia, Ricardo, la marmite avec son couvercle fermé au cadenas, le fouet aux lanières de cuir et enfin Vitalis, mon pauvre et bon maître, qui était mort pour ne pas m'avoir loué au *padrone* de la rue de Lourcine, il me sembla, en arrivant à l'église Saint-Médard, reconnaître dans un enfant appuyé contre le mur de l'église le petit Mattia: c'était bien la même grosse tête, les mêmes yeux mouillés, les mêmes lèvres parlantes, le même air doux et résigné, la même tournure comique; mais chose étrange, si c'était lui, il n'avait pas grandi.

Je m'approchai pour le mieux examiner; il n'y avait pas à en douter, c'était lui; il me reconnut aussi, car son pâle visage s'éclaira d'un sourire.

—C'est vous, dit-il, qui êtes venu chez Garofoli avec ce vieux à barbe blanche avant que j'entre à l'hôpital? Ah! comme j'avais mal dans la tête, ce jour-là.

—Et Garofoli est toujours votre maître?

Il regarda autour de lui avant de répondre; alors baissant la voix:

—Garofoli est en prison; on l'a arrêté parce qu'il a fait mourir Orlande pour l'avoir trop battu.

Cela me fit plaisir de savoir Garofoli en prison, et pour la première fois, j'eus la pensée que les prisons, qui m'inspiraient tant d'horreur, pouvaient être utiles.

—Et les enfants? dis-je.

(A Continuer.)

Lundi, jour de fête, clôture de L'ETOILE ROUGE, ré-ouverture mardi matin 4 octobre.

Afin d'accommoder le plus possible sa nombreuse clientelle l'établissement restera ouvert AUJOURD'HUI, SAMEDI, jusqu'à 10 heures du soir et demain DIMANCHE jusqu'à une heure.